

## **Le poulain savant**

*CADIC, Contes de Bretagne, III, 225*

Dans l'écurie d'un jeune et riche paysan, il y avait neuf juments que leur maître chérissait tendrement. Chacune d'elles mit au monde un poulain, et bientôt il compta dix-huit chevaux, les plus beaux, les plus forts, les plus légers à dix lieues à la ronde. Il ne se lassait pas de les admirer et de leur prodiguer des soins. Tous les jours, au premier chant du coq, il venait les voir et déposer dans leur crèche le picotin d'avoine et l'herbe fraîchement coupée. Il leur disait des mots aimables, leur adressait des signes d'amitié, puis les emmenait -dans une prairie où le trèfle leur montait à mi-jambe et où il demeurait en contemplation, devant eux, pendant de longues heures.

Un matin, comme il se livrait à son inspection ordinaire, allant de l'un à l'autre, en caressant les encolures, quelle ne fut pas sa surprise de s'entendre interpeller par celui de ses poulains qu'il aimait de préférence! « Maître, maître, répétait l'animal, vends ou tue les huit autres poulains, et tu verras que je n'aurai pas mon égal sur la terre. » La proposition lui sembla dure : « cela demande réflexion, répondit-il, je ne me rendrai pas à un tel parti, avant de prendre conseil. »

Pendant trois jours, le poulain parla de la même façon. Le troisième jour, le paysan, convaincu par son insistance et plus encore par le phénomène singulier d'entendre parler un cheval, coupa la gorge à ses huit poulains.

Il n'eut pas lieu d'être mécontent du sacrifice auquel il avait consenti. Au bout d'un, an, en effet, le poulain survivant était devenu un coursier superbe qui aurait défié, pour l'élégance et la robustesse, n'importe quel rival. De nouveau il prit la parole : « Maître, monte vite sur mon dos et allons chercher fortune; je ne sollicite qu'une faveur, c'est que tu suives en tout mes conseils. » Le paysan promit et ils se mirent en route.

Comme ils longeaient un ruisseau qui promenait un fil d'argent parmi les cailloux et les prés verts, ils aperçurent un petit poisson rouge dont la queue était prise dans la fente d'une roche et qui, pour se tirer de là, tentait des efforts désespérés. « Délivrez-le, maître », dit le cheval. Le paysan descendit et dégagea le poisson. Or celui-ci n'eut pas plus tôt recouvré sa liberté qu'on entendit une voix argentine sortir de l'onde transparente: « Je vous suis très obligé à l'un et à l'autre, charitables voyageurs. Les poissons ont de la reconnaissance. Je saurai vous payer ma dette. Si vous courez un danger prononcez simplement ces mots :  
« Petit poisson rouge, roi de tous les poissons, secours-moi, si tu le peux! »

*(Pesdik ru, roué en ol pesked, sekouret mé, mar gellet.)*

Ils atteignirent bientôt la lisière d'une haute futaie et remarquèrent un gentil oiseau, au plumage bleu de ciel, qui poussait des cris perçants, les deux ailes enserrées dans les mailles d'un filet.

« Maître, il faut rompre le filet », conseilla le cheval. Le cavalier obéit; il brisa les mailles et l'oiseau s'envola dans les branches d'un chêne : « Merci, amis, dit-il d'une voix aussi harmonieuse que celle d'un rossignol, je vous revaudrai cela. Si vous avez jamais besoin de mes services, répétez seulement : « Petit oiseau bleu, roi de tous les oiseaux, secours-moi si tu le peux. »

*(Enik glas, roué en ol ened, sekouret mé, mar gellet.)*

Le hasard de la route les conduisit de là à travers une vaste plaine, au bout de laquelle on distinguait une lumière éblouissante qui les attirait malgré eux, ainsi que l'éclat d'une lampe fait pour les papillons du soir. Le cheval se lança au galop et, au bout de sept lieues, il parvint à l'endroit d'où partaient les rayons. Il y avait là une bourse pleine d'or et de pierres précieuses qui brillaient tellement sous l'action du soleil que tout le pays d'alentour en était éclairé.

À cette vue, le paysan s'arrêta fasciné : « Garde-toi d'y toucher », lui intima le cheval; mais sans prendre garde à ce sage avis, il sauta à terre, s'empara de la bourse et s'éloigna.

Il avait à peine parcouru quelques kilomètres qu'il se heurta à une troupe de soldats. C'étaient les émissaires d'une puissante reine qui précisément étaient à la recherche de ce trésor. En l'apercevant, ils s'écrièrent unanimement : « le voilà le ravisseur! » et, s'emparant de lui, ils l'enchaînèrent et l'amènèrent à leur souveraine."

« Je veux bien t'accorder grâce de la vie pour cette fois, déclara celle-ci, mais à une condition : j'ai perdu au fond de la mer une bague merveilleuse; Il faut que tu me la retrouves.

- Et comment m'y prendrai-je? » murmura le malheureux.

Il s'en alla consulter son cheval : « Monte sur moi, conseilla celui-ci, et gagnons les bords de la mer. Là tu appelleras le petit poisson rouge. » Le paysan obéit. Arrivé sur le rivage, il cria :

« Petit poisson rouge, roi des poissons, secours-moi, si tu le peux. »

Un léger mouvement de la vague indiqua qu'il avait été entendu. Une tête de poisson émergea hors de l'eau et il entendit une voix qui l'interrogeait :

« Qu'y a-t-il, maître ?

- La bague de la reine est tombée à la mer, je voudrais la lui rapporter.

- Il sera fait comme tu le désires », et le poisson s'en fut quérir la multitude des poissons qui nagent parmi les eaux et tous se mirent à chercher la bague. Une vieille anguille qui connaissait, pour les avoir fréquentés, les parages les plus profonds, fut plus heureuse que les autres. Elle revint bientôt portant fièrement

la bague sur ses dents ébréchées. Le paysan remercia ses amis aquatiques, prit la bague et retourna vers la reine.

Grande fut la surprise de cette dernière : « Vraiment, s'écria-t-elle, tu es si habile que je tiens à te soumettre à une seconde épreuve. J'avais un cheval merveilleux qui m'a été ravi et je sais qu'il est gardé dans la prairie de l'enfer. Je t'ordonne de me le ramener.» Le paysan consulta son compagnon.

« Il importe, déclara celui-ci, que tu me fasses d'abord les pieds avec des fers pesant chacun neuf livres, garnis de neuf clous chacun, chacun des clous pesant aussi neuf livres.

- Je n'aurai garde de te désobéir », répliqua-t-il, et il se mit en quête d'un forgeron. Quand le travail fut terminé : « Commande maintenant, dit le cheval, neuf housses en cuir dur, et en route ! » Le paysan fit comme il lui était prescrit, puis ils partirent à franc étrier.

Après une course assez longue, ils parvinrent en vue d'un château immense, entouré de noires murailles et fermé par trois portes en fer. Un panache d'épaisse fumée, rayé de flammes rouges, qui l'enveloppait de la base au faite, indiquait que c'était le palais de l'enfer. N'entrait là que qui l'obtenait du maître et n'en sortait jamais aucun vivant.

« C'est le moment de bien travailler », déclara le cheval. D'un coup de pied il abattit la première porte, d'un autre la seconde, d'un dernier la troisième. Malheureusement, dans ces terribles ruades trois de ses fers s'étaient brisés.

En pénétrant dans le manoir, les voyageurs aperçurent le cheval de la reine sur une vaste pelouse, gras, fort, magnifique d'allure, fringant comme un coursier qui s'apprête à bondir dans l'arène. Neuf autres chevaux le gardaient, dont le plus vigoureux barra la route aux deux voyageurs. « Vous prétendez enlever le

cheval de la reine, s'écria-t-il, c'est bien, mais il s'agira d'en découdre d'abord avec mes compagnons et moi. »

Ce disant, il engagea la bataille. Au premier choc, l'une des housses se brisa mais avec le fer qui lui restait le cheval du paysan étendit mort son adversaire. Les huit autres chevaux accoururent à la rescousse; l'un après l'autre ils mordirent la poussière. Le cheval de la reine était désormais libre et il s'enfuit au galop avec ses ravisseurs.

En voyant arriver son coursier favori, la princesse témoigna d'une joie sans borne. Toutefois ses exigences s'accrurent en proportion.

« Je suis enchantée, déclara-t-elle au paysan, de l'admirable prouesse que tu viens d'accomplir. Mais je tiens à réclamer de toi un dernier service. Je serais heureuse que tu rendes la jeunesse à mon père. Pour cela il te faut l'eau d'une source qui coule à bonne distance d'ici, sous la garde de sept serpents à sept têtes qui jettent du feu à sept lieues à la ronde.

- Va, maître, insinua le cheval du paysan, prends deux fioles; tu garderas l'une, tu placeras l'autre dans mon oreille et partons à la découverte de l'eau merveilleuse. Je t'assure que nous sortirons encore de ce pas difficile. »

Pendant trois jours ils voyagèrent, sans débrider; or, le troisième jour, ne trouvant pas la fontaine, ils eurent l'idée d'appeler à leur aide le petit oiseau bleu. « Petit oiseau bleu, roi de tous les oiseaux, sauve-nous, si tu le peux. »

Ils n'avaient pas fini de jeter leur appel que l'oiseau bleu accourait à tire-d'aile, et derrière lui une foule d'oiseaux si nombreuse qu'ils obscurcissaient le ciel. Mais en vain interrogèrent-ils chacun des volatiles. Nul d'entre eux n'avait même ouï parler de la source, à l'exception d'un vieux martin-pêcheur qui avait fréquenté tous les ruisseaux du pays, et qui prétendit la connaître.

Le paysan, sur le conseil du cheval, remit les deux fioles à ce dernier: « Fais diligence, lui recommanda-t-il et remplis-les pendant le sommeil des serpents. »

L'oiseau partit comme une flèche, atteignit la fontaine au moment où les monstres dormaient sous le soleil de midi, plongea les fioles dans l'eau et revint d'un vol aussi rapide. Déjà il touchait presque à la limite de la septième lieue quand, soudain, les sept serpents se réveillèrent à la fois et s'apercevant du larcin se mirent à lancer des flammes.

Une étincelle atteignit le pauvre oiseau à la queue et la lui brûla si complètement qu'aucun de ses descendants n'en a plus porté depuis. Du moins arriva-t-il au terme de sa mission sans autre inconvénient.

L'eau miraculeuse produisit son effet d'ailleurs sans tarder. Le père de la reine recouvra la jeunesse au moyen d'une seule fiole et la reine en fut si contente qu'elle voulut elle-même aussitôt épouser le paysan.

Ce fut pour son malheur. Un mois en effet ne s'était pas écoulé qu'à l'instigation d'un courtisan jaloux, elle donnait l'ordre de tuer son mari. Le cheval en fut vite averti. Du fer qui lui restait brisant tous les obstacles, il accourut au tombeau de son maître, lui broya le cadavre comme chair à pâté, en assembla les morceaux de son mieux et versa par-dessus l'eau de la fiole qu'il avait conservée dans son oreille.

Le miracle fut instantané; le paysan se releva mieux portant que jamais.

Toutefois il avait subi une certaine transformation. Un grand nombre de poils du cheval étaient tombés sur lui, au moment où il recevait le remède, si bien que, quand il se ranima, il avait sur la tête des cheveux et au visage de la barbe et que tous les hommes en ont porté depuis.

Ce qui devait arriver, pour terminer, arriva. Le cheval, d'un coup de sabot, tua la princesse et son courtisan et le paysan demeura maître du royaume qu'il gouverna avec toutes les vertus d'un sage.